

Paul ne s'est pas toujours nommé Éluard. Dans cette trajectoire d'identité, Eugène Grindel a choisi de se déplacer par affection, et c'est de sa grand-mère maternelle qu'il a emprunté son nom.

De Marie Eugénie Félicie Éluard, née à Saint-Denis en 1856, il subsiste peu de preuves. Une courte vie sans profession nous révèlent les archives. Mais si, selon un acte d'état civil, Félicie est morte un jour de printemps 1893 à l'âge de 37 ans, avant la naissance de Paul, alors quels liens entretiennent les deux protagonistes, si importants soient-ils qu'advient ce transfert de matronyme ?

Et qui est cette femme âgée, photographiée par deux fois et identifiée comme Félicie dans les réserves du musée, alors qu'elle n'aurait jamais atteint cet âge ? Si l'histoire se contredit, enveloppant d'un épais mystère la vie de Félicie, elle devient ici le fil rouge d'une histoire plus universelle, qui se tisse entre nos passés et nos présents et expose, par souvenirs, par impressions et par traces, nos mémoires transgénérationnelles — heureuses, accidentées ou incertaines.

Interroger leur propre identité, archiver le temps et les liens familiaux, qu'ils soient de sang ou de coeur : voilà le projet commun aux huit photographes diplômé·es de l'université Paris 8 de Saint-Denis, qui s'associent dans cette exposition. Chacun·e explore des êtres, des corps et des paysages qui les lient à leurs histoires personnelles. Leurs images font apparaître, à rebours, des témoignages de bords de vies, de vies à vivre, de vies trépassées. Leurs regards dévisagent en tendresse ou à distance, étirent ou transfèrent, lissent ou fractionnent les sujets pour construire, par association de photographies, de films ou de textes, des récits introspectifs faits de peaux et de transitions, de mélancolies et d'événements. Les artistes tournent ainsi autour de ces existences comme on écrirait un rapport détaillé à la postérité — à moins que les images ne soient des miroirs, reflets de leurs propres existences.

En écho à l'histoire fragmentaire de Paul et Félicie, les huit projets présentés sont autant de tentatives d'investigations temporelles que ce soit dans les familles recomposées, dans les corps désarticulés, dans les deuils traversés et les images manquantes.

Comme une opération de réparation, les oeuvres viennent recoudre les cicatrices qui traversent les artistes, souvent invisibles ou hors champ. Aux prémices de leur attachement à la photographie, où le regard se pose, leur identité se construit.

Félicie et nous autres s'inscrit dans un moment de cheminement, celui où des images issues d'un temps d'apprentissage commencent à se détacher de leur cadre d'origine. Elles ne cherchent pas à rompre, mais à s'ouvrir, à circuler autrement, à éprouver ce que signifie apparaître hors des espaces familiers. Dès lors, le geste de présenter ces travaux revient à accepter leur état encore mouvant et à laisser place à l'inédit, non comme une affirmation mais comme une possibilité réjouissante.

Si notre point de départ est commun, il se transforme inéluctablement au contact du lieu qui accueille l'exposition : le Musée d'art et d'histoire Paul Eluard à Saint-Denis. Investir cet espace, c'est entrer en relation avec une histoire riche, tant politique qu'artistique, que la ville de Saint-Denis a connu et dont le Musée Paul Eluard se fait le gardien par la monstration, la transmission et le travail archivistique.

Félicie et nous autres prend place dans la Chapelle des Carmélites, construite en 1779 et utilisée comme Tribunal public de 1895 à 1983. C'est donc entre des murs investis d'une vaste histoire que l'exposition prend place. Elle entre en résonance avec un lieu chargé de mémoire, de silence et de verticalité. Ce décalage ralentit le regard, crée une zone d'attention où les images ne s'imposent pas, mais se laissent approcher. Entre l'architecture et les œuvres, une relation fragile se tisse, faite d'échos, de frottements et d'ajustements.

Pour beaucoup d'entre nous, *Félicie et nous autres* est une première expérience collective hors des cadres universitaires.

Une manière d'apprendre ensemble, de partager un espace, de composer un accrochage comme une conversation. Le commun qui s'y dessine n'est ni stable ni évident : il se construit dans le temps, dans les échanges, dans l'écoute. Et peut-être le commun n'est-il rien d'autre que cela : un espace fragile où les regards se frôlent, où les images respirent ensemble, et où, l'espace d'un instant, nous apprenons à tenir debout, côte à côte.

*Olivier Al Nemnom, Emile André, Thomas Martin, Joshua Mazé,
Diane Mesquita, Petra Nadalin, Zia Perthuisot,
Zoé Schulthess Marquet.*